



YOHANNE LAMOULERE POUR « M LE MAGAZINE DU

• FESTIVAL D'AVIGNON

Akram Khan, le désir de danser des histoires

Par Rosita Boisseau

Publié le 06 juillet 2019 à 00h43 - Mis à jour le 06 juillet 2019 à 06h35

Lecture 7 min.

 Réservez à nos abonnés



Partage



PORTRAIT | C'est au plus ancien récit de l'humanité, « L'Épopée de Gilgamesh », que s'intéresse le chorégraphe. La troupe du Britannique présente

« **Outwitting the Devil** » du 17 au 21 juillet, au Festival d'Avignon.

Sa combinaison bleu marine semble douce comme un pyjama. Dans sa tenue tout confort, le chorégraphe Akram Khan, 44 ans, silhouette vive comme l'éclair, a investi le Théâtre de Namur (Belgique). Il y répète le spectacle *Outwitting the Devil*, à l'affiche du 17 au 21 juillet dans la Cour d'honneur du Festival d'Avignon. Une première pour l'artiste britannique, d'origine bangladaise, connu à l'international, célébré sur les scènes du monde entier, et qui s'est même vu confier par Danny Boyle l'organisation de la partie chorégraphique de la cérémonie d'ouverture des JO de Londres, en 2012.

Cette présence à Avignon est un événement, tant les hautes murailles du Palais des papes ne font pas de cadeau aux artistes qui y sont programmés. Pour l'heure, en ce début du mois de juin, tout va bien. Les répétitions avec les six interprètes de 25 à 68 ans avancent lentement, tranquillement. « *On imagine pour l'instant travailler sur des projections dans la Cour d'honneur, mais pas dans la version qui sera programmée ensuite dans les théâtres* », chuchote Céline Gaubert, qui collabore avec Khan depuis sept ans. Dans l'obscurité du plateau, des blocs de bois calcinés de différentes tailles couronnent la scène comme les ruines d'une cité décimée. Une voix d'homme donne le frisson : « *Quand j'étais jeune, je n'imaginais pas le vieil homme que je deviendrai. Et aujourd'hui, le vieil homme que je suis peut difficilement imaginer le jeune homme qu'il a été.* »

Formé à 7 ans au kathak

Face à face, deux danseurs à genoux s'observent dans le miroir du temps tandis que des silhouettes pétrifiées surgissent dans la pénombre. Sans fin,

la bande-son est rembobinée. L'un des interprètes, le Français Dominique Petit, 68 ans, campe le personnage le plus âgé et impulse le flux global du spectacle. A l'exception de l'actrice Juliette Binoche, avec laquelle Akram Khan a créé le pas de deux *In-I* (2008), et de Sylvie Guillem, pour *Sacred Monsters* (2006), le chorégraphe collabore rarement avec des interprètes français. « *Il m'a choisi car je crois qu'il s'interroge intimement sur ce que signifie vieillir pour un danseur* », glisse Dominique Petit, sélectionné après une audition rassemblant 107 interprètes du monde entier parmi 835 dossiers soumis.

Le chorégraphe Akram Khan à Avignon, le 20 juin. YOHANNE LAMOULÈRE POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »

Avec *Outwitting the Devil*, Akram Khan, qui a fondé sa compagnie en 2000, met en scène un fragment, retrouvé en Irak en 2011, des douze tablettes en argile de *L'Épopée de Gilgamesh*, la plus ancienne histoire de

l'humanité. Le vieux Gilgamesh a perdu la mémoire et se souvient peu à peu de sa jeunesse et de la façon dont il a brûlé la forêt et tué les animaux, soulevant la colère des dieux. « *Evidemment, la Cour d'honneur a entraîné un désir d'histoire sacrée*, précise Akram Khan. *Cette épopée est un mythe de tous les temps, de notre époque aussi. Les mythes permettent d'évoquer la condition humaine et sa complexité d'un point de vue métaphorique.* »

Storyteller, Akram Khan ? Clairement. Formé dès l'âge de 7 ans au kathak, style classique de danse indienne, il abattait dès ses débuts des pièces abstraites contemporaines, comme *Rush* (2000) ou *Kaash* (2002), rafales de mouvements cinglants comme des coups de fouet. Depuis une dizaine d'années, il cède à son désir de raconter des histoires. Déjà, *Zero Degrees* (2005), en complicité avec Sidi Larbi Cherkaoui, puis *Bahok* (2008), sur le thème des migrations contemporaines, et *Vertical Road* (2010), échappée tribale, étaient nervurés de fils narratifs. Mais c'est avec *Desh* (2011), somptueux solo autoportrait sur ses racines bengalies, puis *Until the Lions : Echoes from the Mahabharata* (2016) qu'il bascule.

**J'ai envie de donner à
ceux que l'on
ne voit pas. Il faut
justice faite à ceux qui
m, donc pas d'histoire. »**

« *J'ai longtemps eu peur de raconter des histoires, affirme-t-il. J'avais peur des mots que je trouvais trop intellectuels, trop explicites. J'ai grandi en résistant à ce que l'on me disait de dire ou de faire. Naturellement, je suis plus intéressé par le pouvoir des images. Il faut que les choses me touchent d'abord à l'estomac puis montent au cerveau, en quelque sorte. C'est là que les émotions prennent sens.* »

De plus en plus engagé, en particulier depuis la naissance de ses deux enfants, Akram Khan s'affirme politisé. Son solo *Xenos* (2018) distingue les soldats indiens enrôlés de force dans

les armées de l'Empire britannique pour combattre lors de la première guerre mondiale en Europe. *« Aujourd'hui, j'ai envie de donner à entendre la voix de ceux que l'on n'entend pas, que l'on ne voit pas, assène-t-il. Il faut réparer cette injustice faite à ceux qui n'ont pas de nom, donc pas d'histoire. Plus jeune, j'étais une ombre. J'étais marron dans une société de Blancs, d'une couleur différente, donc autre. Je veux donner la parole aux ombres. »*

Fan de Michael Jackson

Quand il évoque son enfance, il découpe d'emblée l'appartement en deux : à droite, l'espace de son père et des comédies de Bollywood ; à gauche, celui de sa mère, professeure de littérature bengalie, qui passe des disques de Tom Jones et d'Abba. *« Le clash était inévitable, mais j'ai compris que l'acceptation de différentes cultures était primordiale, affirme-t-il. J'ai travaillé dans le restaurant paternel de 16 à 20 ans pour prendre sa succession à défaut de devenir, comme il le rêvait, docteur ou avocat. Danseur ? Il se faisait du souci pour moi. Avoir du talent ne suffit pas : il faut aussi de la dévotion et de la chance. J'en ai eu beaucoup. »* Du travail aussi, énormément.

Lorsqu'il commence l'apprentissage du kathak dans la foulée de sa sœur, nettement plus douée, ce fan de Michael Jackson met les bouchées doubles pour la rattraper. *« J'étais discipliné, j'ai travaillé dur, je suis enraciné dans le corps même si ma formation est très théâtrale finalement »,* confie-il. Il enchaîne chaque jour trois heures de training kathak. *« C'est un rituel pour moi »,* ajoute-t-il.

Lire aussi |  [Le Festival d'Avignon 2019 conte les odyssees d'hier et d'aujourd'hui](#)

Le choc esthétique s'appelle Peter Brook. Akram Khan a 13 ans lorsqu'il est

choisi par le metteur en scène pour jouer dans *Le Mahâbhârata* (1985), monumentale fresque de neuf heures présentée à Avignon en 1985 et développée en téléfilm en 1988. *« J'ai beaucoup appris de Peter Brook. J'ai tourné pendant deux ans avec la troupe. J'étais comme de l'argile à cette époque-là et cela m'influence encore et toujours. Trouver l'essence de l'histoire, comme il l'a fait pour le Mahâbhârata, dont il a ôté tout le superflu pour se concentrer sur sa substance même, est ce dont je rêve. J'aime aussi laisser des vides, des trous dans la narration pour y ouvrir un espace destiné à l'imaginaire et aux projections du spectateur. Dans tous les cas, je préfère l'ambiguïté. »*

La bande-annonce du spectacle *Outwitting the Devil*

Sur le plateau d'*Outwitting the Devil*, une femme en sari orange, experte en bharata natyam, se métamorphose soudain en sombre et destructrice idole. Un danseur se disloque soudainement... Les six interprètes possèdent tous une technique différente. Avec un trait d'union stylistique : Mavin Khoo, ami de Khan depuis qu'ils ont 18 ans, répétiteur et fantastique interprète, à la fois de classique et de bharata natyam.

« Je me demande comment il va réussir à faire une chorégraphie avec des gens aussi variés, glisse Dominique Petit. C'est un leader, mais ce que j'apprécie par-dessus tout, c'est que rien n'est écrit à l'avance. J'aime cette démarche, car je m'interroge toujours sur ce qu'un spectacle m'apprend, me dit, où il me mène. » *« Cela demande plus de travail que d'habitude, évidemment, ajoute Akram Khan. Mais c'est aussi pour moi une approche philosophique. Nous partageons tous les mêmes sentiments : amour, chagrin, vengeance, colère... Je suis plus curieux aujourd'hui de ce que chacun possède. J'apprends beaucoup des interprètes. Nous ne sommes pas si différents les uns des autres, même les hommes et les femmes sont plus proches qu'ils ne le pensent. »*

Outwitting the Devil, d'Akram Khan, Festival d'Avignon, Cour d'honneur, du 17 au 21 juillet, 22 heures.

Rosita Boisseau